



Une histoire de République et de bicyclette

Monsieur le président du Comité d'Entente des Associations d'Anciens Combattants,

Mesdames et Messieurs les membres des associations d'ancien.nes combattant.es,

Monsieur le Commissaire,

Mesdames et Messieurs les élu.es,

Mesdames et messieurs,

En août 1944, la perspective que Paris se libère seule est illusoire. La Résistance apparaît aux yeux des armées américaines et britanniques comme trop faible, trop désorganisée. L'exemple de l'insurrection de Varsovie, noyée dans un carnage atroce est dans toutes les têtes. Patton l'a décidé, les alliés ne perdront pas de temps avec Paris et perceront les Ardennes pour gagner l'Allemagne le plus vite possible. Tant pis pour le romantisme, Paris n'a pas d'importance stratégique. Si les Parisiennes se révoltent, ils seront seuls, n'en déplaise à De Gaulle et Leclerc.

C'était sans compter sur un élément que ni Patton, ni Montgomery ni Eisenhower ni aucun général des armées de l'Axe

ou des armées alliées n'aurait pu prévoir : l'amour de la bicyclette.

L'été 1944 est un été chaud et beau. Le plus beau depuis l'été 40, tandis que les années 42 et 43 avaient été froides, pluvieuses, maussades. À l'été 44, l'ambiance dans la capitale est fébrile. Les informations sur la situation au front sont contradictoires. Qui croire ? Radio-Paris, qui promet de "rejeter l'envahisseur anglo-saxon et la racaille gaulliste à la mer" ou Radio-Londres, qui prédit une libération imminente ?

Les animateurs et les invité.es de Radio-Paris sont pourtant déjà en train d'organiser leur fuite à Sigmaringen, dernière miette du régime de Vichy.

Les Parisiennes et les Parisiens ont vécu cet été 44 à la fois dans l'expectative, dans l'angoisse et dans l'incertitude. Les plans d'Adolf Hitler de faire sauter ponts et monuments, que le général Von Choltitz ne mit jamais à exécution leur ont donné raison.

Les Parisiennes et les Parisiens l'ignorent néanmoins, ils s'en doutent : l'armée allemande n'est plus que l'ombre d'elle-même. Des bataillons SS campent toutefois en banlieue, prêts à se ruer sur Paris pour faire un massacre. Quelques miliciens jusqu'au boutistes ne fuiront pas. La mort continue de planer sur la ville.

De son côté, souterraine, la résistance bout, la résistance se prépare, la résistance cache des armes, échafaude des plans. Elle est encore plus mal équipée que l'occupant.

Comme bien souvent, tout ce qui fait avancer les choses dans ce pays, part d'une grève. Celle des cheminots, dès le 10 août, bientôt rejoints par les travailleurs du métro. Puis par la Police. Le 19 août au matin, deux mille policiers résistants s'emparent de la Préfecture de Police, hissent le drapeau tricolore sur la Préfecture et sur Notre-Dame, ils s'apprêtent à engager le combat avec les Allemands. Le colonel Rol-Tanguy, qui passe par hasard à vélo, des affiches cachées dans sa sacoche, est pris au dépourvu.

Fut-il passé en auto, il n'aurait peut-être pas vu ce qui se tramait. Les communistes n'auraient peut-être pas rejoint les policiers, la révolte aurait été écrasée.

Ce n'est pas un hasard si Henri Rol-Tanguy est à vélo. C'est sa passion, son moyen de transport. Cet ouvrier métallurgiste, puis tôleur, fut champion de cyclisme. Sous l'occupation, déterminé, il s'élève dans les rangs des FTP. Intrépide, il sabote, il joue du couteau, du pistolet. Il planifie la Libération de Paris depuis des mois. Devant la préfecture, il parlemente avec les policiers, qui finissent par le reconnaître. Lui, le communiste. Eux, les Policiers. Ils s'entendent. Cela n'a rien d'évident, le choc culturel est immense. Henri Rol-Tanguy prend le commandement, fait placarder des affiches appelant à l'insurrection.

Et c'est l'insurrection.

La République, après quatre ans de régime vichyste, est de retour. Les drapeaux tricolores libérés des francisques pétainistes, ornés parfois de la croix de Lorraine fleurissent aux balcons. Les

barricades s'élèvent, comme ici, sur l'avenue Daumesnil. Les balles sifflent, les résistants tombent sur les trottoirs.

Le 21 août, après deux jours de combats d'une violence brutale, les 9/10e de Paris sont libérés. Le 24, les Allemands tiennent encore leurs points stratégiques, les renforts SS approchent. La Résistance est à bout, sans soutien extérieur, elle ne tiendra pas. La suite est connue : Leclerc et De Gaulle forcent la main des alliés qui envoient la 2eDB.

Souvenons-nous que les premières unités alliées à entrer dans Paris arboraient un drapeau tricolore. Pas le drapeau bleu-blanc-rouge mais l'oriflamme rouge jaune et violet de la République Espagnole. Les vétérans de la Guerre Civile, du bois de ceux qui ne renoncent jamais à un idéal, ont constitué la 9e compagnie du régiment de marche du Tchad, surnommée "la Nueve". Ils se placent efficacement en soutien des FFI devant l'Hôtel de Ville.

Encore une histoire de République que l'on croyait perdue et qui surgit face à l'histoire et devant les hommes pour imposer son évidence. Le Général Von Choltitz est fait prisonnier par trois soldats espagnols.

Paris est libre.

Dès le lendemain, tandis que des francs-tireurs vichystes font encore flotter sur la ville un parfum d'angoisse, Charles De Gaulle se rend sur place. Les Parisiennes et Parisiens découvrent son mètre 92 et son insouciance apparente devant le risque bien réel

de snipers embusqués. Il fera l'un des grands discours qui jalonneront sa carrière, sur le Parvis de l'Hôtel de Ville.

“Paris ! Paris outragé ! Paris brisé ! Paris martyrisé ! Mais Paris libéré !” Ces mots sont gravés dans nos êtres aussi profondément que la devise parisienne, “Fluctuat Nec Mergitur” ou que celle qui figure aux frontons de nos édifices de la République – Liberté, égalité, fraternité.

Ce jour du 25 août 1944 c'est la République toute entière qui s'est soulevée pour reconquérir sa capitale.

Certes la République ne sera pas parfaite. L'épuration s'accompagne de violences inadmissibles, en particulier contre des femmes. Les massacres coloniaux, comme celui de Sétif, le 8 mai 1945 préfigurent déjà les tragédies des guerres coloniales à venir. L'injustice, qui frappe d'ailleurs les soldats des territoires colonisés, moins bien payés et moins décorés que leurs frères d'armes métropolitains, reste une autre de ces taches.

Alors nous devons également nous en souvenir. Sans tomber dans un anachronisme trop facile. Sans non plus que cela n'altère la force de ces événements et de ce qu'ils nous ont légué.

Le 25 août 1944, la République s'est levée pour libérer Paris.

Les communistes, les ouvriers, les ouvrières, les conservateurs, les catholiques, les anticléricaux, les socio-démocrates, les radicaux, les cheminots, les FTP, les FFI, Françaises, Français, étrangers et étrangères et même, quelques monarchistes de cœur : toutes et

tous se sont accordés et ont souffert ensemble pour la liberté, la dignité et contre le totalitarisme.

C'est cela la République.

Je vous remercie.